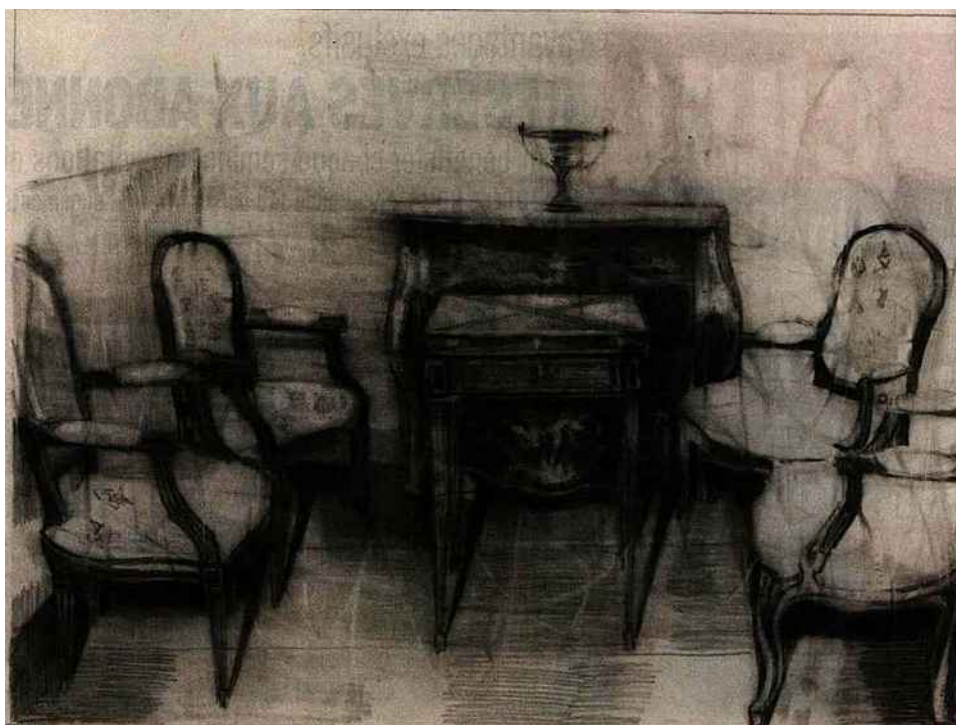


expos



histoire(s) de vols

L'artiste suisse **Marc Bauer** ausculte le sujet épineux de la spoliation en matière d'art, des objets volés par les nazis à la politique des musées occidentaux remplis d'œuvres dérobées. Captivant.

vernissages

Thomas Bayrle et Matias Faldbakken

L'artiste allemand Thomas Bayrle, pionnier de l'art pop version noire, est à l'honneur cet hiver au Wiels. À voir en parallèle, un projet de l'artiste et écrivain Matias Faldbakken, qui revisite un ensemble de sculptures iconiques de l'ère moderniste.
du 9 février au 12 mai au Wiels.
Bruxelles, www.wiels.org

Samuel Richardot

À la galerie In Extenso, le jeune peintre Samuel Richardot développe une esthétique SF inspirée par la bibliothèque de son père. En toile de fond, il présente également une composition de papiers peints découpés.
jusqu'au 9 mars à la galerie In Extenso, Clermont-Ferrand, www.inextensoasso.com

C'est l'histoire d'un garçon qui, saisi de terreur durant la projection du film Nosferatu le vampire, a une vision de son futur." C'est sur cette indication que débute le dessin animé de l'artiste Marc Bauer diffusé le 1^{er} février au [Centre]culturel suisse sur un live du groupe de rock clermontois Kafka. Ça ne s'invente pas. Des milliers de peintures sur Plexiglas qui ont servi à construire cette vidéo d'une demi-heure, qui met en scène les hallucinations macabres d'un jeune garçon traversant la Seconde Guerre mondiale sans rien comprendre à ce qui se joue sous ses yeux. Marc Bauer en a gardé une douzaine, présentées dans une des coursives qui cernent le lieu d'exposition. Réalisées dans un geste rapide (et pour cause), ces planches postexpressionnistes renvoient directement à l'esthétique noire du film de Murnau, diffusé pour la première fois à Berlin en 1922, et qui annonçait le nazisme.

Mais ici, plutôt qu'une prémonition, c'est une exhumation que propose cet artiste genevois installé à Berlin. Celle d'un passé longtemps enfoui dont Paris, dans les années 40, fut le théâtre privilégié. Intitulée *Le Collectionneur*, l'exposition se construit comme un docu-fiction où les principaux protagonistes sont les meubles, ustensiles

de cuisine, vases et tableaux dérobés aux Juifs de Paris. Rassemblés au Jeu de paume et dans d'autres lieux de la capitale à l'occasion de "salons" éphémères au cours desquels nazis et collabos venaient faire leur marché, ces effets personnels "qui font entrer l'histoire intime dans la grande histoire", comme le souligne Bauer, sont ici consignés au crayon gras ou à l'huile dans de petites natures mortes et sur un ensemble de vases qui accueillent des compositions florales tout droit sorties des années 40 : glaieuls, œillets... loin des arrivages exotiques de l'après-guerre.

Ces collections, fruit d'une spoliation, sont comme des "snapshots", commente encore Marc Bauer, qui procède tout au long de l'expo au même va-et-vient entre l'Histoire avec un grand H, des références directes à l'Occupation et au nazisme (on trouve par exemple une vue de la salle à manger de l'hôtel Meurice qui servit de QG aux Allemands ou encore une image archétypale d'un camp de concentration) et des détails sur lesquels il zoome sans commentaire et qui en disent parfois plus long sur la démesure de cette période.

"Derrière cette histoire se cache celle du pillage en général, la mise à sac de Rome par les barbares m'intéresse tout autant",

encadré

chics banlieues

Dans les quartiers, il existe une peinture qui représente son environnement.

Et (se) réinvente à son image.

nazis et collabos venaient faire leur marché dans des "salons" éphémères

Le Collectionneur deuxième partie le Juin 2012 collection privée courtesy de l'artiste

explique Marc Bauer, qui met ici le doigt sur un sujet largement débattu ces dernières années, notamment à l'occasion de l'épisode controversé de la restitution à la Nouvelle-Zélande des têtes de guerriers maories détenues par la France.

Donnant lieu à de nombreux débats et à une petite exposition passionnante au Centre d'art Bétonsalon en 2011, dont les commissaires s'interrogeaient sur la posture des musées occidentaux qui, non contents de remplir leurs collections d'œuvres volées, se permettaient d'exposer et donc de figer des objets ou restes humains sacrés aux yeux d'autres civilisations, ce thème de l'appropriation abusive est aussi au cœur du projet de Marc Bauer. C'est très clair lorsqu'il évoque les biens des Juifs mais ça l'est moins, et c'est ce qui donne du champ à sa proposition, lorsqu'il introduit un extrait de l'album de Tintin, *Les Sept Boules de cristal*, où apparaît une dépouille inca dérobée au Pérou, la fameuse momie de Rascar Capac, qui portera malheur à ses spoliateurs.

En préambule de son expo, Marc Bauer joue lui-même les pileurs, recopiant à sa manière des chefs-d'œuvre de Duchamp, Dalí ou Picasso, tous réalisés avant 1942 et qui composent l'accrochage idéal d'un collectionneur d'avant-guerre. En mai prochain, au Frac Auvergne, où il sera commissaire invité, il reproduira ce geste afin d'enrichir la collection des pièces d'autres artistes. Vol organisé, le temps d'une exposition. **Claire Moulène**

Le Collectionneur jusqu'au 14 avril au Centre culturel suisse, Paris III^e, www.ccsparis.com

C'est la dernière série de peintures de Philippe Cognée qui nous y a fait penser. Le sujet lui est familier : des tours, des HLM, des grands ensembles peints à la cire, qui une fois chauffée, repassée, dégrade l'image et floute les contours.

Cette fois-ci, il prend pour motif des bâtisses de Saint-Denis ou de Tijuana, des immeubles déserts dont la façade s'écaille. Ce que le tableau montre, c'est le double résultat de la peinture (cireuse, chauffée à blanc) et de l'abandon auquel on voue ces zones urbaines. Que Cognée ne soit pas allé sur place et se contente d'images prélevées sur Google Earth n'est pas un hasard et pointe le fait que ces quartiers ne sont jamais que survolés ou vus de loin.

Montrer de près des territoires et des personnages qui, dans la réalité, demeurent invisibles, c'est le lot de Julien Beyneton et de ses tableaux au trait naïf dans lesquels la porte de Clignancourt et sa faune souriante se gondolent et s'affichent de traviole.

Même génération mais autre patte, autre style : Guillaume Bresson livre des scènes de bastons grandioses dans des parkings souterrains. Ce qui relève bien moins d'une vision parano des "quartiers chauds" que d'une audacieuse adaptation de la grande peinture d'histoire et de ses scènes de batailles baroques dans un décor urbain contemporain. Quant à Yves Belorgey, il fait entrer dans le cadre du tableau les architectures anguleuses des grands ensembles.

Il y creuse des perspectives en laissant l'œil se frayer un chemin au milieu de ces complexes bétonnés, réputés impénétrables.

En même temps, l'artiste, né en 1960, n'a jamais eu de grande rétrospective en France. Comme si, à l'instar de son sujet, périphérique, il était tenu à la marge. Peinture des marges sociales, tenue en marge du milieu de l'art... Décidément.

Judicaël Lavrador